

ANNE BIQUARD

## FEMMES ET INNOVATION TECHNOLOGIQUE : PERTES SANS PROFIT

### **L'exemple du beurre de karité (Mali)**

Les projets de développement, le plus souvent, ne prennent guère les femmes en compte. Cela renforcent inévitablement les déséquilibres que les communautés rurales des PVD affrontent déjà du fait des difficultés économiques grandissantes. Les femmes y perdent la reconnaissance de leur statut et de leurs droits : le bouleversement de la répartition des rôles modifie la structuration sociale de ces communautés.

Les femmes des communautés rurales bambara ont conservé jusqu'à aujourd'hui leur rôle de productrices et particulièrement en ce qui concerne le karité. Ce sont elles qui maîtrisent les délicates techniques traditionnelles de fabrication du beurre (et elles seules) et qui contrôlent la commercialisation du produit au niveau villageois.

Quelles conséquences aura l'introduction d'éléments nouveaux dans cette situation ? Notre étude a porté sur les initiatives et les dynamiques d'une communauté villageoise aux prises avec le progrès technologique et ses effets pervers.

### **Un projet de mécanisation pour la fabrication du beurre de karité**

Un projet de mécanisation de la fabrication du beurre a été mis en oeuvre par le Ministère de l'Agriculture malien : la

Division du Machinisme Agricole (DMA) avait effectué une enquête auprès des villageoises à la suite de laquelle elle avait créé, dans son atelier, avec l'aide du CRDI canadien, le prototype d'une presse à karité. Celui-ci, après une mise au point par les Hollandais, sera fabriqué en petite série, avec l'aide de la GTZ (ONG allemande) dans un atelier à Bamako. Des presses fonctionnent actuellement dans une vingtaine de villages et l'atelier répond à son cahier de commande.

Elles n'ont pas prononcé le terme de capital : il n'existe pas puisque la chose n'existe pas, mais elles sont tout à fait conscientes que justement le problème est là : les communautés paysannes n'ont que le capital de leurs bras, et la mécanisation implique un investissement avant de devenir « rentable ».

Les hommes aussi le savent : « *Si tu dois payer pour qu'on t'apporte une aide, alors, pour toi, cultivateur, c'est une grande difficulté* ». C'est à eux de l'expliquer « à ceux qui apportent les aides ». Mais les paysans « *n'ont pas fait les écoles..., ils ne peuvent pas écrire ce qu'ils pensent* ». Alors « *les blancs écrivent leurs contrats, et ils disent : voilà le village a pris la machine à ces conditions* ». Le village est pauvre, mais il n'a pas rejeté la machine, il a donné des bras pour que la machine fonctionne ; c'est la machine qui pourra créer un revenu monétaire nouveau qui puisse être consacré à cette dépense. Tous les autres revenus sont déjà affectés. Voilà ce que le village tenait à régler avec les responsables de ce programme de développement au Ministère de l'Agriculture, la DMA.

### Comment se vit le village ?

En soulevant ce problème, les femmes n'ont fait que réactualiser les questions du développement rural : la création de revenus nouveaux affecte toute la communauté en bousculant les anciennes organisations de travail. Il ne peut y avoir de projet pour les hommes qui ne prenne les femmes en compte ; aucun programme pour améliorer les revenus des femmes n'est réalisable en dehors de la communauté, parce que la communauté s'est dotée d'une organisation sociale où les hommes assument l'identité lignagière qu'ils perpétuent en même temps que le patrimoine tandis que les femmes assurent les alliances au

sein de l'organisation sociétale <sup>(1)</sup> inter-villageoise. Elles tissent l'identité ethnique sur la trame de l'identité lignagère. Leurs fonctions sont complémentaires et constitutives de leur inscription identitaire familiale : « *Nos époux ont payé la dot pour nous. Qu'ils prennent donc la responsabilité de comment on travaillera* ».

Puisqu'en payant la dot, ils ont amené les femmes à travailler dans un lignage différent de leur lignage paternel, ils ont ainsi modifié les réseaux originels de travail du karité, où la petite fille récolte avec sa mère et très tôt participe : ce sont souvent les fillettes qui donnent les premiers coups de pilons. La production du beurre et sa redistribution sont intrinsèquement liées à l'organisation sociétale inter-villageoise au sein de laquelle circulent les amandes, le travail et le beurre selon les besoins du réseau des femmes, leurs liens d'entraide ou d'obligation, eux-mêmes en relation avec ceux du mariage qui ajoute la fonction de subsistance en période de soudure, si nécessaire. Le karité est d'évidence au coeur de ce système socio-culturel.

En cette période de *soudure*, les femmes ont particulièrement besoin d'argent frais, car elles ne trouvent plus toujours non plus le temps de « produire » elles-mêmes la « *sauce* » dont elles restent toujours responsables.

Le temps manque pour les femmes, les acheteurs d'amandes de karité sillonnent les marchés villageois pour fournir les gros exportateurs : le danger existait donc que les femmes soient tentées de vendre leurs amandes pour réaliser plus rapidement des liquidités tant nécessaires dans les périodes de soudure, sans pour autant vendre à bon prix et perdant à coup sûr le prix de la transformation qu'elles n'effectueraient plus. Ces dernières années tragiques de sécheresse ont effectivement contraint certains villages à de telles décisions.

Les résultats de son enquête avait amené la DMA à une conclusion : mécaniser la fabrication villageoise du karité s'imposait. Cela permettrait aux femmes de gagner un temps précieux à la transformation et de le réinvestir : elles augmente-

1. Il s'agit des rapports spécifiques vécus et élaborés par ces communautés.

raient la récolte <sup>(2)</sup> et continueraient à s'occuper de la transformation, gardant ainsi entre leurs mains – et donc au village – toutes les potentialités du marché interne.

Pour les femmes des villages, une nouvelle réalité apparaît : le karité devient un produit de marché, donc on peut en négocier la commercialisation suivant ses propres disponibilités ; la vente des amandes permet des économies : économie de bois, de travail, et de temps d'acquisition des liquidités puisque les transacteurs viennent directement au marché villageois, quand ce n'est pas directement dans les villages ; le beurre devient un « *matrimoine* » que l'on peut chercher à augmenter et le transformer même en épargne thésaurisée si l'on parvient à vendre plus que ce que l'on dépensera. Mais ce « *matrimoine* » sert prioritairement aux besoins alimentaires, aux dépenses de santé de la famille, et aux échanges traditionnels et rituels. Stocké, il n'est encore monnayé qu'en cas de besoin. Une seule condition nécessaire : posséder des stocks suffisants, c'est-à-dire les bonnes années, récolter le plus possible et même étendre le périmètre de récolte. Les mauvaises années, il peut être inévitable d'acheter jusqu'au beurre de la consommation du foyer – lorsque les réseaux familiaux ne sont pas en mesure de pallier ce manque, ou que les femmes sont mariées trop loin de leur village d'origine, du moins quand pour celui-ci la récolte est également médiocre <sup>(3)</sup>. Mais cet éloignement est aussi un atout, car tous les villages, toutes les régions ne connaissent pas la même variation d'une année sur l'autre.

2. En effet, les femmes, même les années de bonne récolte, ne ramassent jamais plus que ce qu'elles pourront préparer et mettre en fosses – car la conservation aussi prend du temps – sauf depuis ces dernières années, où elles peuvent ramasser un peu plus dans l'espoir de vendre les noix juste séchées.
3. La question de ces réseaux d'alliance est très importante pour le karité, surtout que, comme pour tous les arbres fruitiers, la floraison est très irrégulière non seulement d'une année sur l'autre, mais d'une région à l'autre ; il s'établit ainsi une forme de complémentarité très riche et très complexe qui joue, évidemment, sur les réseaux d'alliance du côté des femmes.

Cette lucidité des femmes devrait leur permettre d'accueillir sans trop de difficulté une mécanisation libératrice de temps. Et c'est sur cette analyse que la DMA a lancé son programme. Mais sachant combien une telle innovation bousculera l'organisation socio-culturelle de ces communautés, la DMA prit la précaution de faire accompagner l'expérience technique destinée à tester le nouveau procédé d'un suivi particulier avec le village : toutes les composantes sociales qui, du fait de l'introduction de la *machine*, se retrouvaient partenaires d'un « projet de développement » du village seraient observées. Il s'agissait d'abord de mesurer les difficultés : l'utilisation d'une machine, nécessairement plus sophistiquée qu'un outil que l'on sait fabriquer soi-même, ne pouvait manquer de provoquer de l'inquiétude avant de s'être familiarisé avec sa manipulation, d'y avoir adapté ses gestes et ses rythmes. Il fallait surtout réfléchir à la question fondamentale que posait une telle innovation : les femmes garderaient-elles la maîtrise de leur production ?

### **La sagesse villageoise**

La fabrication traditionnelle du karité a généralement permis aux femmes de s'organiser pour travailler en groupes et répartir les tâches pour s'entraider, ce qui représente, au sein des villages, de forts réseaux d'alliances qui viennent s'ajouter aux « organisations féminines ».

Les femmes savent piler à plusieurs dans un mortier, soutenant les rythmes de leurs chants et stimulant leurs efforts jusqu'à danser de tout leur corps pour accompagner leur pilon, reprenant leur souffle dans l'effort de l'autre, se relayant dans l'harmonie d'un rythme ancestral porté par les refrains qui jaillissent – une seule phrase souvent soutenant un effort, un nouvel effort appelant un autre refrain – et charpentent de leur profonde symbolique la force de vie et la vitalité qui s'affirment là : le karité est fécond et fécondité.

Ce sont ces refrains qui nous disent : *« Le karité est la richesse des femmes, mais la femme n'est pas riche de beaux pagnes. Le karité est la sagesse des femmes, confie-toi à lui avant de parler à ton mari. Le karité sauvage, né de cette terre-même, le karité de la brousse est resté avec le village, il donne*

*de lui-même toute sa richesse et le protège. Le karité était déjà lorsque les Ancêtres ont fondé le lieu, composant avec la nature cette harmonie que chacun doit reproduire. « Kolo te nege ye, le karité n'est pas de fer. Il n'est pas sur terre pour nous vaincre » (4).*

A l'opposé, la chaîne mécanisée nécessite une répartition ordonnée par des impératifs étrangers au contrôle humain. La machine ne demande qu'à être servie, régulièrement, jusqu'à la monotonie. Son bruit couvre même toute parole.

A Dara, situé non loin de Bamako, le village a accepté d'utiliser à l'essai cette station mécanisée et d'identifier les difficultés qui surviendraient. Ce ne sera pas facile. « *Mais, quand une aide est comprise, il n'y a qu'une chose à faire : cette aide nous l'avons reçue des deux mains* » dira le Chef du Village lors de la réunion de bilan, avec le responsable du projet de la Division du Machinisme Agricole. « *Nous savons que le village a été choisi ; les autres villages viendront voir pour s'engager à leur tour ; nous devons réussir.* » « *Nous avons une lourde dette, mais quand nous l'aurons remboursée, la machine sera au village* »... Ainsi s'exprimeront ceux du conseil des Anciens.

Peu à peu, en effet, la qualité de l'huile (elle ne se solidifie en beurre qu'en refroidissant toute une nuit après l'ébullition qui permet l'évaporation de l'eau de sa conservation) produite par la machine a vaincu les réticences des femmes qui la font fonctionner, même si c'est sans gaieté de coeur : « *la main a produit plus que la machine* » énonceront-elles fièrement. Et, à chaque essai, elles mettront leur honneur à ce que les meilleures d'entre elles se mesurent à la machine, et bien sûr, l'emportent : toutes ces astuces qu'elles peuvent connaître pour « *ratrapper* » le beurre et que la machine est impuissante à produire ! Elle ne peut faire « *mieux que la main* » riche du savoir accumulé depuis des siècles jusqu'à cette maîtrise technologique enrichie

4. *Kolo te nege ye*, titre du film tourné dans le village de Dara durant la saison 86, dans le cadre du suivi organisé dans le village par la Division du Machinisme Agricole. Vidéo, 57 mm, co-production ACCT/CIFACE, 1987, distribué par la Médiathèque des 3 mondes.

pas à pas. Valorisé socialement, est le support des échanges traditionnels les plus délicats – comme ceux de l’initiation – et des alliances les plus solides.

Mais ce que la machine sait faire, c’est préparer une quantité de beurre « *qui vaille la peine de se déplacer pour vendre* », « *au moins cinq bonnes boules* » diront les femmes, c’est-à-dire au minimum 20 kg de beurre préparé d’une traite, soit 7 500 F CFA <sup>(5)</sup> au plus bas prix sur le marché – pas moins de 60 kg d’amandes, ce qui, à la main, représente une cinquantaine d’heures de travail. Or, une femme seule, même si elle doit se déplacer jusqu’à la machine, à la seule condition de trouver le moyen de transport, peut traiter « *le tout en une journée* » !

C’est là que réside la force de la machine. Et les femmes le savent qui doivent encore, pour profiter de cet atout majeur, l’organiser avec leurs moyens sur place. Ils existent, mais ils sont faibles. Les premières données à résoudre concernent la circulation – transport jusqu’à la machine, transport jusqu’aux points de vente. Une autre difficulté tient aux conditions de stockage – dès la sortie de la centrifugeuse, après l’évaporation pour attendre que le beurre se solidifie, mais aussi pour vendre directement en ville – et patienter, si on le peut, jusqu’au meilleur moment de vente. Il faut des lieux appropriés, dont les femmes gardent le contrôle. Tout ceci prendra du temps...

Pourtant à Dara, les femmes sont confiantes : elles ont vu déjà le village s’organiser pour optimaliser les revenus provenant des jardins. Il n’est plus nécessaire que chacun, chacune se débrouille pour aller jusqu’« *au goudron* » porter ses légumes. Cinq femmes désignées par le village attendent, chaque matin, au « point de vente » créé au village, les produits de la récolte de chacun et font la première transaction. Elles achètent aux producteurs les produits qu’elles porteront en ville (avec une « *bâchée* » <sup>(6)</sup> qui chaque jour, en fin de matinée, vient les

5. 7 500 F CFA valent 150 FF, et le kilo de riz sur le marché vaut environ 150 F CFA. Bien vendu, le beurre est à 500 F CFA le kilo, jamais plus de 600 semble-t-il (prix payé aux productrices).
6. La *bâchée* est le taxi-brousse communément employé parce qu’il résiste aux situations les pires, et en particulier aux charges terribles.

chercher). De là, point spécialisé dans ces transactions à Bamako, elles alimenteront les différents marchés.

Ce travail des jardins a déjà profondément modifié l'organisation traditionnelle du travail. Certaines femmes n'ont plus le temps de piler... Mais avec l'argent gagné dans les jardins, elles peuvent se payer le moulin ces jours-là.

Il ne faut pas croire pour autant qu'il circule beaucoup d'argent dans les villages. « *Ceux qui vivent là savent qu'il n'y a pas d'argent caché* ». Aucun service ne peut être payé très cher pour pouvoir être utilisé. Or, pour rembourser la machine, il faut la faire travailler ! Le conseil des Anciennes, qui déjà est responsable de la gestion du moulin, sait bien que ce sera moins facile de gérer la station karité : là les machines sont plus onéreuses – même si l'on fait abstraction de ce que le moulin est un cadeau de la FAO. Il ne suffit pas d'une heure le matin et le soir, comme pour faire tourner le moulin, pour satisfaire la demande et la nécessaire rentabilité de la station : pour le karité, il faut un large cercle d'utilisatrices. Dara a su mobiliser ses hameaux <sup>(7)</sup> pour l'aider à faire fonctionner la station, mais si les femmes viennent jusque-là, il faut « *qu'elles puissent avoir confiance* », « *qu'elles trouvent la station ouverte, et des femmes responsables pour peser et vérifier le karité de chacune* » ; « *ça, ce sont nous les femmes qui devons nous organiser* ».

Les femmes sont parfaitement conscientes de cette nouvelle situation et des nouveaux rapports de travail qui s'instaurent où les unes – au service des autres – donnent du temps là où les autres en gagnent. Avant que la station karité n'ait trouvé son rythme et ses clientes, que les problèmes de transport du karité soient organisés à leur tour de façon rentable et rationnelle pour les utilisatrices, il faut une période d'adaptation. Non seulement durant ce temps, il est difficile de trouver les apports réguliers pour rembourser la machine, mais encore le village ne gagne quasiment rien : même s'il n'y a pas d'utilisatrices, les jours

7. Il s'agit d'anciens hameaux de culture, qui sont devenus aujourd'hui habitat permanent, et qui font de Dara un très gros village, bien qu'ayant un habitat très dispersé, étalé sur un rayon de plus de 7 km.



d'ouverture prévus, les femmes de la station ne peuvent travailler ailleurs pour rester disponibles.

Par ailleurs, la mise en route et les précautions de sécurité obligent la présence d'un mécanicien. Outre les disponibilités, il faut faciliter la cohabitation d'intérêts différents, sinon opposés : le mécanicien est conscient d'être indispensable ; sa connaissance de la machine lui donne, avec sa responsabilité, certaines prérogatives tandis que les femmes ont besoin que quelqu'un soit à leur disposition ! Ceci non plus n'est pas insoluble, mais c'est conflictuel.

### **Après deux ans de fonctionnement...**

Après ce temps de fonctionnement, tout le monde à Dara connaît les problèmes. Après concertation avec le conseil des Anciennes, les femmes du groupe karité demandent une réunion générale pour prendre des décisions : y sont invitées les représentantes des hameaux alliés, en tant qu'utilisatrices, les instances de décision du village et le responsable institutionnel, avec l'animatrice qui travaille sous ses ordres et l'animatrice villageoise pour le groupe karité.

Le village sait que de son expérimentation dépendra l'implantation ultérieure de semblables stations. Il doit donc résoudre rapidement les problèmes qui se poseront : se familiariser avec ces machines et les faire fonctionner ne suffit pas. Il faut modifier des comportements sociaux traditionnels entre les jeunes (filles et garçons) et les Anciennes qui doivent faire face à de nouvelles compétences (en mécanique, écriture, calcul), aux nouvelles fonctions du travail (service non échangeable, donc à rémunérer), aux rapports différents avec l'outil de travail (son entretien coûte de l'argent de façon régulière). Chacun sait aussi que ces efforts lourds à faire, représentent un virage indispensable pour conserver les aspects de cette société rurale auxquels ils sont fortement attachés.

En effet, l'acquisition de ces mécanisations motorisées bousculera définitivement ces sociétés de cultivateurs encore étrangères au monde du profit. Si les lois du marché ont déjà commencé à pénétrer leurs structures d'organisation, ces

communautés restent essentiellement constituées autour de rapports d'échanges de valeur d'usage. Or, il faudra fournir un « gain » à tous ceux qui travailleront sur les machines, femmes organisatrices du fonctionnement des stations et mécaniciens d'entretien, nourrir aussi la machine en huile et en gas-oil. La mécanisation est un atout, mais coûteux. Est-il bien nécessaire de défendre un tel projet ?

Le Ministère de l'Agriculture du Mali n'a-t-il pas, comme si souvent on peut le remarquer, voulu griller des étapes risquant d'anéantir une évolution rurale que chacun sait fragile ?

Si les communautés paysannes ne parviennent pas à acquérir les moyens de développer un peu cette fabrication, d'autres s'en chargeront, comme les commerçants des villes qui installeront des chaînes de transformation : ils se sont déjà emparés des moulins à céréales qu'ils rentabilisent. Et, non seulement ces ressources échapperont aux villages, mais la transformation du karité pour le marché local passera également entre leurs mains. Les femmes commenceront alors à perdre leur maîtrise du produit. Que restera-t-il alors aux communautés villageoises comme ressources et aux femmes pour assurer leurs charges et leurs fonctions sociales ?

Toutes ces questions avaient été soulevées et discutées. Mais cette fois, il fallait une réunion pour régler certains points. Les femmes du groupe karité interpellent les instances villageoises : *« Nous sommes dans le village, nous savons. Nos époux ont payé la dot pour nous. Si le village, si nos époux ne veulent pas continuer avec la machine, qu'ils le disent aux blancs qui l'ont amenée ! Quand nous avons commencé avec la machine, nous n'avions qu'une seule pensée : l'entraide avec les époux pour marcher ensemble de l'avant. Les hommes payent les céréales et les impôts. Ils ne peuvent pas trouver d'argent en plus dans le village pour payer les gains de ceux qui assurent le fonctionnement de la station... Mais pourquoi ont-ils accepté quand les blancs leur ont dit de nous payer ? »*

La DMA envisageait parallèlement la possibilité de mettre au point des chaînes motorisées remplaçant les opérations de décorticage, de pilage et d'extraction des matières grasses, pour les villages ayant à traiter un tonnage plus important d'amandes

(à partir de 50 tonnes). Là encore, il est prévu une fabrication de ces chaînes dans un atelier local au Mali.

L'idée de la mécanisation de la fabrication du beurre de karité date des années 50, époque à laquelle les Occidentaux cherchaient à mettre en valeur les produits du Soudan. Le karité – dont les propriétés ne cessent d'être révélées – est un produit difficile à exploiter. Les contraintes sont nombreuses et variées : il faut plus de 20 ans pour mettre en production une plantation ; le tourteau (50 % du produit) n'est pas utilisable comme aliment animal ; la conservation du beurre dépend tout autant de la qualité de la récolte (qui elle-même dépend beaucoup des aléas climatiques) que du soin de la conservation des amandes et de leur préparation ; le produit est saisonnier et la production véritablement irrégulière d'une année sur l'autre. Après quelques tentatives, et malgré les recherches de l'IRHO<sup>(8)</sup>, la concurrence d'autres produits mieux maîtrisés par les économies occidentales (comme le cacao) vint à bout des velléités de mise en valeur et le marché industriel du karité est resté très étroit. La crise du cacao – ces dernières années –, et la découverte de potentialités pour l'industrie des cosmétiques font renaître un intérêt pour le produit. La Banque Mondiale a financé le lancement d'une usine montée clés en main par les Allemands à Bamako, dont la production était tout entière destinée à l'exportation. La DMA consultée sur l'opportunité d'un tel projet avait été formelle : le Mali produit suffisamment de karité (200 000 T d'amandes par an) pour que la capacité de trituration de l'usine soit prévue sur la base annuelle de 50 000 tonnes transformées pour l'exportation. L'usine ne pouvait nullement gêner le marché intérieur. Les seules craintes concernaient l'organisation du ravitaillement

8. IRHO, Institut de Recherches des Huiles et Oléagineux, Paris. Dès le premier numéro de sa revue intitulée *Oléagineux* en septembre 1946, un article paraît sur le karité : « *L'arbre à beurre d'Afrique et l'avenir de sa culture* », par A. Chevalier, membre de l'Institut. Il en paraîtra ainsi régulièrement jusque ces dernières années, touchant à tous les domaines, avec une période particulièrement active, dans les années 50 (voir Bibliographie).

de l'usine, tant pour son fonctionnement <sup>(9)</sup> propre, que pour les effets qu'elle produirait dans les villages.

Par ailleurs, la DMA confie dès 1979 à une ONG française <sup>(10)</sup> qui cherche à se spécialiser dans les technologies appropriées, la mise au point de la chaîne de transformation villageoise. Les recherches aboutiront à un prototype de motoconcasseur et à une extraction des matières grasses par centrifugation.

### **Le karité dans l'économie villageoise**

Le karité est le domaine des femmes, et ce sont elles aussi qui le récoltent, même si elles se font aider par les enfants.

Le karité est à maturité au coeur de la saison agricole, lorsque tous les bras de la communauté villageoise sont employés par les travaux des champs. Et, si les femmes ont le privilège d'avoir la main sur le karité, c'est au prix d'un surcroît d'efforts qu'elles fournissent tôt le matin pour la cueillette et, jusqu'à des heures avancées de la nuit parfois, lorsque c'est nécessaire pour la transformation, lorsque, par exemple, elles organisent une vente au marché. C'est en effet la saison où les greniers se vident : il revient alors aux femmes de financer l'achat des subsistances. Les hommes ne sont responsables que des céréales engrangées – donc les récoltes familiales – dont ils assument la distribution.

Tout au long du ruban soudanien, le karité identifie l'espace <sup>(10)</sup>. Aucun rite de passage n'échappe à sa

9. L'usine SIKI-Mali, située près de Bamako, n'a pas réussi à organiser son ravitaillement, et il semble que cette année elle ait dû fermer momentanément. Des collecteurs circulaient dans les marchés locaux, qui eux-mêmes s'appuyaient sur des collecteurs villageois. Les noix étaient payées très peu chères aux villageoises, qui ne faisaient donc pas d'effort pour les préparer correctement, ce qui avait des conséquences importantes sur les rendements en huile. Par contre, il semble que l'usine les payait plus du double, à Bamako.
10. Le CEPAZE, Organisation Non Gouvernementale située à Paris, a publié régulièrement des rapports de mission et d'évaluation sur ses expériences de terrain, que l'on peut consulter.

symbolique <sup>(11)</sup>. Le karité trace et marque lieu et cycle de vie du monde sud-sahélien. Il est don : feuilles, fruits, amandes, écorces, bois, cendre, tourteau même interviennent dans le quotidien ; le beurre protège, revitalise et nourrit. Ses fonctions alimentaires sont nombreuses et s'ajoutent aux autres fonctions : les jeunes filles s'en enduisent le corps pour le mariage ; les femmes en massent les corps des nouveaux-nés ; il cicatrise les plaies de l'initiation, calme certaines douleurs comme les rhumatismes. Certains forgerons l'utilisent pour la fonte de l'or. On plante encore l'arbre dans certains lieux pour marquer une naissance. Dans les mythes, il est fécondité.

### **Quel avenir peut-on envisager ?**

Dara est un village très dynamique, qui ne se prive pas des facilités que lui procure sa proximité de Bamako. Les femmes, d'emblée, ont su faire jouer les réseaux d'alliance pour que la station s'anime régulièrement (plus de 12 hameaux alliés envoient leurs amandes). Leur expérience de commercialisation des légumes leur permet d'envisager à bref délai une commercialisation du même type pour le beurre, par des intermédiaires. Toutes les conditions semblent donc réunies pour que cette technologie, somme toute « appropriée », soit bien intégrée. Et comme les villageois de Dara ont bien saisi les difficultés liées aux investissements nécessaires – soit en biens d'équipement, charrettes et ânes pour les transports inter-villages, matériel de stockage, acheminement et stockage de l'eau – soit en rémunérations, ils comprennent bien que la station ne se rentabilisera qu'en liaison avec l'organisation de la vente. Tout est à faire dans ce domaine.

Les femmes ne vendaient pas jusqu'alors au-delà du marché villageois. Il peut suffire aussi d'une mauvaise récolte pour compromettre un projet. Bien sûr, une organisation inter-villa-

11. Consulter le volume XVII, numéro 3-4 des Cahiers de l'ORSTOM, série Sciences Humaines, intitulé : « *L'arbre en Afrique Tropicale : la fonction et le signe* », paru en 1980, et notamment les textes de Paul Pelissier.

geoise pourrait favoriser la bonne exploitation du matériel qui, c'est évident, ne se développera pas sans facilités de contacts et de transports.

Les difficultés ne semblent pas insurmontables, si le temps nécessaire leur est laissé pour trouver leurs solutions. Nous sommes convaincus que les autorités locales ont fait la bonne analyse en prévoyant une meilleure rentabilisation des ressources rurales.

Malheureusement cette analyse n'est pas celle des habitués bailleurs de fonds (BIT, CEE et ONG américaines) qui ont mis sur pied un plan exactement contraire privilégiant de petites entreprises urbaines pour le karité. La première étape de l'opération est prévue pour le nord de la Côte d'Ivoire. Il est vrai que les pays de la zone karité n'ont pas un large éventail de ressources à exploiter. Mais à quoi sert de démunir les fragiles économies villageoises pour pallier des carences structurelles trop profondes pour être sauvées ainsi <sup>(12)</sup>. D'autant que, si les économies rurales perdent la transformation du karité, elles ne s'en relèveront pas.

Les femmes ont un besoin impératif de trouver des sources de revenus. Elles doivent bénéficier des améliorations techniques qui concernent une production qui, toujours, fut la leur.

Les conditions sont réunies pour que les villages accueillent favorablement cette innovation. En effet, la place du karité dans la vie symbolique du village joue, encore aujourd'hui, comme une garantie - fragile, certes - du respect de la main-mise des femmes sur ce produit. Cependant, la machine annule la nécessité de leur délicat savoir-faire, en mettant cette transformation à la portée de tous. La ville, avec son organisation sociale basée

12. Voir le très beau film « Des feuilles aux cauries » réalisé au cours de l'initiation des fillettes en pays Samos, par Jeanne Bisilliat et Bernard Nantet, 1983.

Le nord de la Côte d'Ivoire concerné par ce plan de développement, est une région complètement laissée pour compte jusqu'à ce jour par les grands projets qui ont équipé le sud. Ce projet a donc été conçu pour tenter de limiter l'écart qui s'est creusé et qui déséquilibre fortement le pays.

sur le libéralisme et l'idéologie du productivisme, ajoutée à son poids économique, à ses jeux bancaires, au monde des affaires qu'elle brasse, la ville, elle, ne pourrait manquer de balayer leurs velléités de résistance.

Je me surprendrais alors à penser que le « progrès » ne se justifie nullement par un quelconque processus de développement, mais de sa seule ombre.

## Bibliographie

- André E., 1947. Le beurre de karité, sa composition chimique, latex et graisse. *Oléagineux*, Vol. 2, novembre, n° 11 : 546-552.
- Auge M., 1979. *Symbole, fonction, histoire : les interprétations de l'anthropologie*. Hachette Littérature, Paris, 216 p.
- Bagayogo D., 1982. Idéologie communautaire des sociétés rurales et des associations de cultures *ciketon* au Mali. *Thèse de III<sup>e</sup> cycle*, EHESS, Paris (non publiée).
- Bagot Y., 1958. Technologie du karité aux stades artisanal et semi-industriel. *Oléagineux*, Vol. 13, avril : 375-384.
- Balandier G., 1971. *Sens et puissance*, PUF, Bibliothèque de Sociologie Contemporaine, Paris, 334 p.
- Bienayme A., Servent M. et Desmaret J., 1956. La conservation des amandes de karité. *Oléagineux*, Vol. 11, octobre : 635-644.
- Busson F., 1965. *Plantes alimentaires de l'ouest africain : étude botanique, biologique et chimique*. Imprimerie Leconte, Marseille.
- Coquery-Vidrovitch C., 1985. *Afrique Noire : permanence et rupture*. Payot, Paris, 440 p.
- Coulibaly M. et Coulibaly A., 1981. Evaluation du projet FEDEV, Femmes et Développement. *Inst. Econ. Rur., Division Planification – Evaluation*, Bamako, 53 p.
- Diabate D., 1984. « Approche groupe » Action femme à Yaban. *Inst. d'Economie rurale*, Bamako (séminaire I.E.R. – CRDI, Systèmes de production en zone rurale).

- Diabate D., 1986. « Analyse des mécanismes de mutations socio-économiques au sein des sociétés rurales Senoufo du Sud du Mali. *Thèse de III<sup>e</sup> cycle*, EHESS, Paris (non publiée).
- Djire T., 1979. « Impact de l'action des femmes dans l'ensemble des productions et particulièrement dans les Associations villageoises » (Sikasso). *Institut Polytechnique rural*, Kati-bougou, 48 p.
- Doucoure A., 1980. « Rôle de la femme dans la production agricole de la Haute-Vallée du Niger ». *C.M.D.T.*, Bamako, 30 p.
- Dreesen A.M., 1983. Usages traditionnels en Afrique et intérêt actuel. *Thèse d'exercice Pharmacie*, Rouen.
- Fane M., 1983. Techniques d'exploitation des noix de karité ; commercialisation et associations villageoises : cas de 4 villages. *C.M.D.T.* Bougouni, 14 p.
- Fleury J.M., 1981. *The butter tree*, IDRC/CRDI report. Canada.
- Gauvry M., 1982. Le karité. *Dossier « Faim et Développement »*. Janvier, Paris.
- Guindo O., 1982. Commercialisation du karité - support de l'animation féminine. *C.M.D.T.*, Koutiala, 36 p.
- Ichou G., 1984. Beurre de karité. *Thèse d'exercice Pharmacie*, Chatenay-Malabry.
- Jacosberg B., 1977. Causes de l'acidification du beurre de karité au cours de la préparation et du stockage des amandes. *Oléagineux*, Vol. 32, février : 529-533.
- Keita B., 1983. *Le développement communautaire et la production féminine à l'opération riz-Ségou, cas de Bougoura*. Centre National de Développement Communautaire, Bamako.
- Keita C.O., 1982. Recensement des technologies traditionnelles et des activités artisanales féminines - Améliorations et impacts sur le revenu de la famille. *C.M.D.T.*, Fana, 31 p.
- Keita N'Diaye R., 1981. *Les indicateurs socio-économiques de l'intégration des femmes au développement : cas du Mali*. ONU-CEA, Addis-Abeba, 79 p.



- Leroi-Gourhan A., 1964. *Le geste et la Parole* (technique et langage), Albin Michel, Paris, 209 p.
- Marchal J.Y., 1980. Arbres et Brousses du paysage Soudano-sahélien, dynamique des formations végétales au nord de la Haute-Volta. *Cahier ORSTOM, série Sciences Humaines*, vol. XVII, n° 3-4, p. 137-149.
- M'Bembe A., 1987. *Afriques indociles*. Karthala, Paris, 192 p.
- N'Diaye B., 1970. *Groupes ethniques du Mali*. Editions Populaires, Bamako, 480 p.
- Pehaut Y., 1976. *Les Oléagineux et les pays d'Afrique occidentale associés au Marché Commun*. H. Champion, Paris.
- Pelissier P., 1980. Introduction, in « L'arbre en Afrique Tropicale, la fonction et le signe », *Cahier ORSTOM, série Sciences Humaines*, vol. XVII, n° 3-4, p. 127-130.
- Pelissier P., 1980. L'arbre dans les paysages agraires de l'Afrique Noire. *Cahier ORSTOM, série Sciences Humaines*, vol. XVII, n° 3-4, p. 131-136.
- Rondeau C., 1980. La société Sénoufo du sud-Mali 1870-1950 : de la tradition à la dépendance. *Thèse de III<sup>e</sup> cycle*, Paris VII, UER Géographie et Sciences de la société (non publiée).
- Ruysen B., 1957. Le karité au Soudan. *Agronomie tropicale*. Vol. XII, n° 2, 3, 4, 50 p.
- Samake M., Karagadjo E.F., Maïga Maïga F., 1980. *La situation de la femme rurale au Mali* (étude de l'arrondissement central de Joyila). Institut des Sciences Humaines, Ass. Brêmoise de Recherche et développement outre-mer, Bamako, 142 p.
- Terpend M.N., 1982. La filière karité. *Dossier « Faim et Développement »*, Paris.
- Traore K., 1981. *Contribution de la femme dans la production agricole : cas de Sakoro*, I.P.R., Katibougou.
- Division du machinisme agricole (ministère de l'Agriculture), 1984. – *Projet de recensement des technologies traditionnelles au Mali*. Bamako, (point sur les technologie villageoises d'extraction du karité).